

Christophe Colomb, les voyant venir vers *la Pinta*, montait sur le pont et leur adressait les premiers versets de l'évangile selon saint Jean. Surcouf les insultait. *Voici la clique*, disait-il. Napier leur tirait des coups de canon. Ils ont la dictature du chaos.

5 Ils ont le chaos. Qu'en font-ils ? On ne sait quoi d'implacable. La fosse aux vents est plus monstrueuse que la fosse aux lions. Que de cadavres sous ces plis sans fond ! Les vents poussent sans pitié la grande masse obscure et amère. On les entend toujours, eux ils n'écoutent rien. Ils commettent des choses qui ressemblent à des crimes. On ne sait sur qui ils jettent les  
10 arrachements blancs de l'écume. Que de férocité impie dans le naufrage ! Quel affront à la providence ! Ils ont l'air par moment de cracher sur Dieu. Ils sont les tyrans des lieux inconnus. *Luoghi spaventosi*, murmuraient les marins de Venise.

Les espaces frémissants subissent leurs voies de fait. Ce qui se passe  
15 dans ces grands abandons est inexprimable. Quelqu'un d'équestre est mêlé à l'ombre. L'air fait un bruit de forêt. On n'aperçoit rien, et l'on entend des cavaleries. Il est midi, tout à coup il fait nuit ; un tornado passe ; il est minuit, tout à coup il fait jour ; l'effluve polaire s'allume. Des tourbillons alternent en sens inverse, sorte de danse hideuse, trépignement des fléaux sur  
20 l'élément. Un nuage trop lourd se casse par le milieu, et tombe en morceaux dans la mer. D'autres nuages, pleins de pourpre, éclairent et grondent, puis s'obscurcissent lugubrement ; le nuage vidé de foudre noircit, c'est un charbon éteint. Des sacs de pluie se crèvent en brume. Là une fournaise où il pleut ; là une onde d'où se dégage un flamboiement. Les blancheurs de la  
25 mer sous l'averse éclairent des lointains surprenants ; on voit se déformer des épaisseurs où errent des ressemblances. Des nombrils monstrueux creusent les nuées. Les vapeurs tournoient, les vagues pirouettent ; les naïades ivres roulent ; à perte de vue, la mer massive et molle se meut sans se déplacer ; tout est livide ; des cris désespérés sortent de cette pâleur.

30 Au fond de l'obscurité inaccessible, de grandes gerbes d'ombre frissonnent. Par moments, il y a paroxysme. La rumeur devient tumulte, de même que la vague devient houle. L'horizon, superposition confuse de lames, oscillation sans fin, murmure en basse continue ; des jets de fracas y éclatent bizarrement ; on croit entendre éternuer des hydres. Des souffles  
35 froids surviennent, puis des souffles chauds. La trépidation de la mer annonce une épouvante qui s'attend à tout. Inquiétude. Angoisse. Terreur profonde des eaux. Subitement, l'ouragan, comme une bête, vient boire à l'océan ; succion inouïe ; l'eau monte vers la bouche invisible, une ventouse se forme, la tumeur enfle ; c'est la trombe, le prester des anciens, stalactite en haut,

40 stalagmite en bas, double cône inverse tournant, une pointe en équilibre sur  
l'autre, baiser de deux montagnes, une montagne d'écume qui s'élève, une  
montagne de nuée qui descend ; effrayant coït de l'onde et de l'ombre. La  
trombe, comme la colonne de la bible, est ténébreuse le jour et lumineuse la  
nuit. Devant la trombe le tonnerre se tait. Il semble qu'il ait peur.

45 Le vaste trouble des solitudes a une gamme ; crescendo redoutable : le  
grain, la rafale, la bourrasque, l'orage, la tourmente, la tempête, la trombe ;  
les sept cordes de la lyre des vents, les sept notes de l'abîme. Le ciel est une  
largeur, la mer est une rondeur ; une haleine passe, il n'y a plus rien de tout  
cela, tout est furie et pêle-mêle.

50 Tels sont ces lieux sévères.

Les vents courent, volent, s'abattent, finissent, recommencent, planent,  
sifflent, mugissent, rient ; frénétiques, lascifs, effrénés, prenant leurs aises  
sur la vague irascible. Ces hurleurs ont une harmonie. Ils font tout le ciel  
sonore. Ils soufflent dans la nuée comme dans un cuivre, ils embouchent  
55 l'espace ; et ils chantent dans l'infini, avec toutes les voix amalgamées des  
clairons, des buccins, des olifants, des bugles et des trompettes, une sorte de  
fanfare prométhéenne. Qui les entend écoute Pan. Ce qu'il y a d'effroyable,  
c'est qu'ils jouent. Ils ont une colossale joie composée d'ombre. Ils font dans  
les solitudes la battue des navires. Sans trêve, jour et nuit, en toute saison, au  
60 tropique comme au pôle, en sonnant dans leur trompe éperdue, ils mènent, à  
travers les enchevêtrements de la nuée et de la vague, la grande chasse noire  
des naufrages. Ils sont des maîtres de meutes. Ils s'amusent. Ils font aboyer  
après les roches les flots, ces chiens. Ils combinent les nuages, et les  
désagrègent. Ils pétrissent, comme avec des millions de mains, la souplesse  
65 de l'eau immense.

Extrait de *Les Travailleurs de la mer*, de Victor Hugo, livre III, ch. 2  
(1866)